

À chacun son déluge

Julie Mazzieri

Number 83, Winter 2021

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/95831ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (print)

2369-2359 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Mazzieri, J. (2021). Review of [À chacun son déluge]. *L'Inconvénient*, (83), 6–8.

À chacun son déluge

SANS MOBILE APPARENT **Julie Mazzieri**

La veille du départ, j'ai soigneusement choisi deux livres – *Nouveau nouveau recueil* de Francis Ponge et *Cartesian Sonata* de William H. Gass – et les ai déposés dans ma valise en sachant pertinemment que je ne les lirais pas. J'ai toujours pris cette tâche très au sérieux. Je veux parler de faire les bagages. Sans doute est-ce le moment où mon inaptitude à choisir est la plus flagrante. On pourrait croire qu'après toutes ces années passées à l'étranger je serais enfin rompue à l'exercice, mais non, l'heure des valises donne toujours lieu à mille calculs improbables, à mille attermoissements. Cette fois encore, même s'il se faisait tard et que je ne partais que pour quelques jours, le petit cirque des livres à emporter avait duré près d'une heure.

D'ailleurs, William H. Gass n'était pas mon premier choix. Il s'est retrouvé là « par défaut ». J'avais tout d'abord glissé avec Ponge (seul choix étrangement indiscutable) un recueil de nouvelles de Joseph Conrad : *The Secret Sharer and Other Stories*. J'avais acheté le livre un mois plus tôt. Il y avait longtemps que je n'avais rien lu du grand maître de l'attente. Des nouvelles, c'était parfait. Puis je me suis vue : seule dans ma minuscule cabine au hublot couvert d'embruns (je m'apprêtais à voyager à bord d'un bateau), balancée par la houle, allongée sur une affreuse couchette en train de lire sous une mauvaise lampe des histoires de navires et de capitaines au long cours, d'avaries en mer et de contrées exotiques... Il y avait dans cette mise en abyme quelque chose de terriblement ridicule – un peu comme ce voyageur français à Milan qui lirait les chroniques italiennes de Stendhal ou encore l'un de ces lecteurs désœuvrés qui en pleine pandémie se jetterait sur *La peste* ou *L'amour au temps du choléra*. Toute cette niaiserie mimétique me faisait rougir et me paraissait soudainement insurmontable. J'ai donc ressorti Conrad et mis Gass. Le livre prenait moins de place, c'était une édition bon marché. Et de toute façon, je ne le lirais pas. Le voyage qui m'attendait n'avait rien d'une villégiature. Les prochains jours, je le savais, seraient éprouvants ; je n'aurais vraiment pas la tête à lire quoi que ce soit.

•

C'était une traversée de nuit à bord du *Danielle Casanova*. Bastia-Marseille. Il y a deux ans, toute la flotte de la Corsica Linea a été rachetée et repeinte en rouge. Rouge cardinal et blanc. Soudainement, tout ce rouge au milieu de la mer – il a fallu des mois pour s'habituer. Je n'étais pas remontée à bord de ces navires depuis leur mue. En temps ordinaire, j'aime bien prendre le bateau, mais depuis une semaine les docks de Marseille faisaient grève et bloquaient l'entrée des navires. La veille encore, on pouvait voir aux nouvelles les bateaux qui attendaient au large. Passera, passera pas. S'il n'y avait que moi... Je pouvais bien rester deux jours en mer à attendre qu'on nous laisse entrer au port, mais, voyez-vous, je ne voyageais pas seule : j'emmenais un cheval avec moi. Un cheval et un homme que je ne connaissais pas.

Encore plus que la grève, je redoutais la conversation que j'allais devoir faire pendant le voyage avec le chauffeur du camion. L'idée des heures de bavardage qui

m'attendaient et des efforts que j'allais devoir déployer pour soutenir une discussion me terrifiait. Il faudrait bien *dire quelque chose*. Il faudrait trouver des sujets et s'entretenir, tour à tour, poliment, courtoisement, comme on entretient un feu en jetant de temps en temps une branche ou une brindille. Je ne connaissais même pas son nom. J'avais voulu le demander à son patron, puis je m'étais ravisée au dernier moment. Au fond, qu'est-ce que cela changeait ? Sans doute parlerait-on de chevaux. Cela allait de soi. D'ailleurs, si l'on pouvait ne parler que de chevaux, cela m'arrangerait. Je peux tenir un sacré moment sur le sujet.

•

Trop occupée à chercher la meilleure façon de naviguer entre les écueils qui m'attendaient, je n'avais pas vu arriver le seul véritable danger de mon expédition : un avis de tempête en mer avait été émis au cours de la soirée. Des vents à plus de deux cents kilomètres-heure étaient attendus à la pointe du cap Corse. Du jamais-vu. Le téléphone avait sonné. C'était la compagnie maritime qui m'annonçait que le départ était avancé à treize heures afin d'éviter le plus fort des rafales. J'ai dû expliquer :

– C'est très risqué, vous comprenez, un cheval dans la cale, au milieu d'une mer démontée...

– Je comprends bien, madame. C'est vous qui voyez.

Je ne voyais rien du tout et je commençais à penser sérieusement que ce voyage était une très mauvaise idée. Il y avait longtemps que je ne m'étais pas retrouvée dans un plan foireux. Je ne savais même pas que c'était possible ou plutôt que cela se faisait : appeler les passagers pour leur dire qu'ils allaient devoir se dépêcher de boucler leurs valises, qu'il fallait partir plus tôt. Même Noé avait eu droit à un préavis de sept jours. Mais bon, pour quoi pas. À chacun son déluge.

•

Le lendemain, sur le coup de treize heures, j'ai regardé de ma fenêtre le *Danielle Casanova* quitter le port, sa longue carcasse rouge se détachant, me semblait-il, encore plus nettement que d'habitude des eaux noires de la mer. « Ça va souffler », m'avait dit plus tôt la voisine dans la cage d'escalier. Moi, très franchement, je n'y comprends rien, au temps qu'il fait. Je n'arrive toujours pas à lire ce nouveau ciel que j'ai au-dessus de la tête depuis quinze ans. D'ailleurs, je le trouvais bien peu sombre, ce ciel diluvien, bien peu « annonciateur ». Rien à voir avec celui de Gilgamesh. Assez décevant, dirais-je. Cela ne faisait que renforcer la désagréable impression que j'avais non seulement d'avoir déclaré forfait, mais d'avoir capitulé sans conditions devant un danger imaginaire. Une heure plus tard, de l'autre côté de la rue, le toit de l'école s'envolait.

•

Je m'étais promis de ne plus parler de chevaux dans cette chronique. J'en ai déjà assez parlé. Mais j'imagine qu'il me faut bien dire pourquoi je m'entêtais à vouloir faire passer un cheval de l'autre côté de la Méditerranée.

Pour faire une histoire courte : la seule fois de ma vie où j'ai eu de l'argent, j'ai tout claqué dans un cheval. Un cheval destiné aux concours hippiques. J'en avais vraiment très envie. J'aurais pu me faire creuser une piscine, m'acheter une belle voiture ou encore payer mes dettes. Il y a des investissements plus rentables, je vous assure, mais il n'existe sans doute pas de façon plus joyeuse de dilapider sa petite fortune que de devenir propriétaire d'un cheval de sport. Six cents kilos de puissance et de plaisir esthétique. Puis un jour est arrivé ce que redoutent tous les propriétaires de chevaux : la blessure. J'avais donc trouvé en Bourgogne une « maison de retraite » pour équidés : un sublime parc verdoyant de dix hectares où mon cher zangersheide allait pouvoir mener une vie tranquille auprès de ses congénères, sans plus jamais avoir personne sur le dos. Une paix royale. Après toutes ces années de mors, de selle et d'éperons, c'était, me semblait-il, la moindre des choses.

•

Le jour du départ, le chauffeur du camion est arrivé en avance : un grand échalas avec un accent du Sud, une casquette en tweed et une dégaine de routard. Il paraissait encore moins bavard que moi. À l'arrière du camion, posée sur une botte de foin, se trouvait une

caisse en bois remplie d'oranges, de clémentines et de citrons. « Il a dû se servir dans un champ quelque part en chemin », ai-je pensé assez mesquinement. Le cheval est monté dans le camion sans réticence et, la tête dans les agrumes, a attendu bien sagement que nous soyons prêts à partir. Derrière, quelqu'un a crié « Bon voyage ! » et personne n'a répondu.

•

Il n'y a pas de touristes en Corse à cette période de l'année. La plupart des passagers à bord étaient des camionneurs et des voyageurs de commerce. Quelques étudiants fauchés qui allaient passer la nuit sur les banquettes. Ce jour-là, des coureurs de rallye automobile s'étaient ajoutés à cette faune singulière. Très peu de femmes. Les boutiques de souvenirs et la cafétéria étaient fermées, la salle de spectacles plongée dans le noir. Le bar, lui, était ouvert.

L'accès au parking était interdit pendant la traversée, mais j'avais une dérogation pour descendre voir le cheval qui était resté dans le camion et m'assurer que tout allait bien. J'ai donné rendez-vous au chauffeur à vingt et une heures trente à la réception et nous sommes partis à la recherche de nos cabines dans le dédale de couloirs étroits. Nous nous sommes croisés à deux reprises, gênés. Je n'étais pas au bon étage.

Puis le bateau a enfin quitté le port. Ce détachement terrestre produit toujours une forte impression. Inutile de sortir sur le pont pour le sentir. Je suis restée dans ma cabine et ne pouvais m'empêcher de penser au cheval qui se trouvait quatre étages plus bas. Un cheval dans la cale d'un navire. Jamais je ne pourrais dormir. Je me disais qu'un jour il me faudrait bien réfléchir à toute cette insularité. Me l'expliquer un peu, du moins. Même si je n'ai jamais été fascinée par les îles et les robinsonnades, je devais quand même avoir une idée sur le sujet. « La mer, ce n'est rien », pensais-je en m'allongeant sur ma couchette. Le meilleur remède contre le sentiment d'insularité, c'est de connaître par cœur l'horaire des avions et des bateaux. *You're so full of shit !* Me voilà qui faisais des aphorismes et des belles phrases. Non, vraiment, je faisais mieux d'aller au bar.

•

À vingt et une heures trente, le chauffeur n'était pas à la réception. À vingt-deux heures non plus. Le préposé qui devait venir avec nous commençait à s'impatienter. Il m'a dit qu'il pouvait l'appeler dans sa cabine ; il suffisait que je lui donne son nom. Ma réponse l'a exaspéré au plus haut point. Nous avons attendu encore un peu et le chauffeur a fini par débarquer en titubant, puis nous avons descendu à la queue leu leu les interminables escaliers qui menaient au parking.

L'image était saisissante : entre une rangée de semi-remorques et une dizaine de bolides de course se tenait dans toute son obsolescence ce cheval blanc, seul réfugié de notre arche moderne. J'ai voulu plaisanter au sujet de cette improbable cargaison, mais je n'en ai rien fait. Ce n'était qu'un parking, après tout. Puis à travers le bruit des moteurs a retenti un hennissement fantastique, aigu, comme l'éclat d'une trompette. Derrière moi, le préposé a dit quelque chose que je n'ai pas compris. J'ai enjambé la caisse en bois et je suis montée à l'arrière du camion. Quand je suis ressortie, il avait les bras chargés d'oranges et de clémentines qu'on lui avait données, pour s'excuser.

•

Je dormais profondément quand une voix masculine m'a réveillée. C'était le capitaine. « Il est six heures », disait-il dans le haut-parleur au-dessus de ma tête. Nous arrivions à Marseille. Je rêvais que j'étais sur le pont avec les autres passagers. Nous regardions au loin un oiseau survoler la mer. Son vol était lent et erratique. Puis c'est avec émoi que je l'ai vu s'approcher du bateau et se poser juste à côté de moi ; si près que, comme dans les rêves, j'aurais pu le prendre dans mes mains. Un drôle d'oiseau. Ses pattes faisaient un bruit assez désagréable sur la rambarde et il tenait dans son bec un tract syndical. ■